

# La rupture dans les sciences sociales

**ENRIQUE FERNÁNDEZ DOMINGO & MARIA LLOMBART HUESCA**

*Université Paris 8*

Depuis un certain temps, le discours médiatique a popularisé l'utilisation du mot rupture dans le cadre d'une confrontation politique : rupture de l'unité de l'Espagne, absence de rupture pendant la Transition, rupture du processus de paix, rupture du consensus, rupture du modèle social français, etc. Cet emploi abusif du terme pose le problème de la définition, de ce que nous entendons par rupture et nous conduit à nous demander si son interprétation conceptuelle diffère selon le domaine scientifique concerné<sup>1</sup>.

La définition académique considère que le terme rupture « désigne le fait de se rompre, l'action par laquelle une chose est rompue. Il exprime également la séparation brutale en deux ou plusieurs morceaux d'une chose résistante, sous l'effet d'une force trop intense ou d'un effort trop prolongé »<sup>2</sup>. Mais cette définition initiale devrait faire place à une réflexion conceptuelle plus profonde dans les différents domaines de recherche de l'hispanisme, où le terme n'a pas toujours été utilisé avec une grande précision. Ce numéro de *Pandora*, consacré à la rupture, se présente ainsi comme une contribution à une réflexion toujours ouverte, chaque auteur venant proposer une application du concept depuis la perspective de son propre champ d'étude.

Dans les dictionnaires et les lexiques de sciences humaines consultés, l'entrée « rupture » n'apparaît pas ou alors accompagnée d'un autre élément, ce qui pourrait laisser envisa-

---

<sup>1</sup> A titre d'exemple, citons quelques-uns des nombreux titres parus ces dernières années, rien qu'en Espagne, dans les différentes disciplines et où figure le terme rupture : C. Rodríguez López, *La Universidad de Madrid en el primer franquismo : ruptura y continuidad (1939-1951)*, Madrid, Dykinson ; Getafe (Madrid) : Instituto Antonio de Nebrija de Estudios sobre la Universidad, 2002, 490 p. ; J. Jimenez Lozano, *Sobre judíos, moriscos y conversos : convivencia y ruptura de las tres castas*, Valladolid, Ámbito, 2002, 159 p. ; A. Mayayo y Artal, *La ruptura catalana : les eleccions del 15-J del 1977*, Catarroja (País Valencià), Afers, 2002, 284 p. ; L. Caballero Zoreda, P. Mateos Cruz, M. Retuerce, *Cerámicas tardorromanas y altomedievales en la Península Ibérica : ruptura y continuidad* / II Simposio de Arqueología, Mérida, 2001 ; Madrid, Consejo Superior de Investigaciones Científicas, Departamento de Historia Antigua y Arqueología, 2003 [i.e.2004], 559 p. ; Á López García, *Babel airada : las lenguas en el trasfondo de la supuesta ruptura de España*, Madrid, Biblioteca Nueva, 2004, 125 p.

<sup>2</sup> A. Rey, *Dictionnaire historique de la langue française*, Dictionnaires Le Robert, Paris, 2000, p. 1990.

ger un manque de consensus au sein des sciences sociales à l'heure de définir l'utilisation scientifique de la rupture, en tant que concept indépendant<sup>3</sup>.

Cette imprécision peut surprendre si nous tenons compte du fait que, malgré tout, le concept de rupture a toujours été présent dans l'ensemble des sciences sociales et de ses disciplines, et pas seulement dans l'hispanisme. En ce sens, par exemple, les différents courants historiographiques du XX<sup>e</sup> siècle ont accordé d'une façon ou d'une autre un rôle déterminé à l'idée de rupture. L'Ecole des Annales a inscrit l'Histoire dans des processus de longue durée, où les grandes ruptures apparaissaient minimisées. Des années plus tard, Carlos Serrano analysa pourtant comment, face aux « longues durées » qui étaient abordées par l'histoire des mentalités, l'histoire culturelle réaffirmait, dans l'intersection de diverses disciplines scientifiques, la nécessité de chercher des moments de flexion ou de rupture, ceux où se produit un changement décisif dans la société<sup>4</sup>. Depuis une autre perspective, Michel Foucault, dans *L'Archéologie du savoir*, avait aussi réfléchi auparavant à la question et avait critiqué l'idée d'une histoire continue qui, en prenant les continuités pour fondement de l'historicité, serait réticente à l'utilisation de la catégorie de rupture. Comme il l'indiquait lui-même, les histoires des sciences, des idées, de la philosophie, de la littérature et d'autres, se penchaient déjà à ce moment-là sur les phénomènes de la rupture et des discontinuités<sup>5</sup>.

Dans ce numéro de *Pandora*, plusieurs auteurs ont choisi d'aborder leur sujet sans définir préalablement l'application du concept de rupture à leur domaine d'étude pour laisser la définition prendre corps à la lecture des textes. Les différentes contributions, regroupées par disciplines (linguistique, art et littérature ensuite, histoire et droit enfin), permettent d'identifier certains critères communs d'interprétation du concept de rupture mais de prouver, aussi, sa flexibilité.

Il ressort de la lecture des études des différents champs de la linguistique que, dans cette discipline, la conceptualisation de la rupture est variée. Amàlia Llobart-Huesca et Jacob Daniels défendent l'idée, dans leur contribution sur le choix linguistique des personnes bilingues d'origine hispanique aux Etats-Unis, d'une double rupture sur le plan sociolinguistique. Lorsqu'un anglophone s'oriente vers l'espagnol comme langue de communication avec un hispanophone, il y aurait une première rupture des normes sociolinguistiques établies. Puis, une seconde forme de rupture s'exprimerait dans l'at-

<sup>3</sup> F. Gresle, M. Panoff, M. Perrin, P. Tripier, *Dictionnaire des sciences humaines. Anthropologie / Sociologie*, Paris, Nathan, 1997, R. Dubreuil, *Dictionnaire du pouvoir*, Les éditions d'organisation, Paris, 1995 ; J. Y. Capul, O. Garnier, *Dictionnaire d'économie et de sciences sociales*, Hatier, Paris, 1993 ; C. Alquier, *Dictionnaire encyclopédique économique et social*, Economica, Paris, 1990 ; J. Dubois, M. Giacomo, C. Marcellesi, *Dictionnaire de linguistique et des sciences du langage*, Larousse, Paris, 1994 ; H. Lemaître (sous la dir.), *Dictionnaire Bordas de littérature française*, Paris, Bordas, 2003, *Dictionnaire encyclopédique de la littérature française*, Paris, Robert Laffont, 1999 ; O. Ducrot, J. M. Schaeffer, *Nouveau dictionnaire encyclopédique des sciences du langage*, Paris, Ed. du Seuil, 1995.

<sup>4</sup> C. Serrano, « Historia cultural. Un género en perspectiva » dans *Historia social*, n. 26, 1996, p. 97-111.

<sup>5</sup> M. Foucault, *L'Archéologie du savoir*, [1969] Paris, Gallimard, 1992, 257 p.

titude des hispanophones face à ce choix, attitude que les auteurs analysent dans le cadre de la « théorie des catastrophes ».

Roberto Cuadros Muñoz expose, dans son article sur la « nouvelle » linguistique alternative *non-discrète* qui est née à la fin du XX<sup>e</sup> siècle, l'impossibilité de considérer cette théorie méthodologiquement « rupturiste », terme par lequel ses défenseurs l'ont identifiée. Cette proposition linguistique est fondée, selon l'auteur, sur des bases discutables qu'il analyse, telles que la validité relative de la théorie des prototypes et la confusion linguistique - extralinguistique.

Finalement, dans son étude socio-stylistique sur la langue de *La Celestina*, Marta López Izquierdo s'appuie sur les théories de la rupture du vérisme linguistique pour relativiser l'importance de cette rupture dans l'œuvre de Fernando de Rojas. C'est ainsi que la rupture (ou rupture relative) serait interprétée comme une distorsion de la réalité provoquée par un décalage entre certaines expressions linguistiques utilisées par les personnages et la condition sociale à laquelle ces personnages appartiennent.

Dans les articles d'études littéraires, l'interprétation de la rupture est aussi très libre et le concept de nouveauté s'imposerait comme l'opposé de celui de rupture. Nicole Décuré parle de la rupture multiple avec le modèle de roman noir anglo-saxon dans l'œuvre de Maria Antonia Oliver et d'Alicia Giménez-Bartlett. L'utilisation de l'idée de rupture est basée sur l'introduction de nouveaux sujets traités dans les romans : viol, image de la prostituée, violence et relations homme-femme. Selon l'auteure, c'est à travers les personnages et les sujets que la rupture se produit, par une remise en question des valeurs dominantes véhiculées dans le roman noir.

Toujours dans le domaine littéraire, et à partir de l'étude de l'œuvre de Juan Benet, Sandrine Lascaux parle de la rupture générationnelle qui se concrétise dans une rupture morale et même philosophique. La rupture est ici présentée comme mouvement contre l'immobilisme, comme l'élimination du réalisme dans l'écriture de J. Benet afin de développer une pensée philosophique sur la réalité, en fonction d'un processus de rénovation du monde scientifique et philosophique qui a lieu au XX<sup>e</sup> siècle. La rupture est ainsi exprimée dans les composants de la littérature : développement narratif, langage, style et métaphores inspirées de la psychologie moderne.

Miguel Olmos, dans l'introduction à son article sur Jaime Gil de Biedma, propose pour sa part une réflexion sur le terme de rupture dans le domaine littéraire. La rupture y est définie comme un changement des modèles descriptifs des œuvres, liée à l'idée de continuité. L'auteur conclut en affirmant les difficultés à définir et à utiliser le concept dans les études littéraires : « Si tout nouveau produit est la conséquence d'un remaniement des matériaux existant au préalable, l'intention individuelle de rupture et son poids effectif dans le circuit de la communication littéraire continuent à poser problème ». Le poids de la tradition de la littérature européenne que M. Olmos perçoit

dans la poésie de J. Gil de Biedma, l'amène à parler davantage de permanences que de ruptures dans l'œuvre du poète. Pour M. Olmos l'œuvre littéraire de Gil de Biedma ne peut pas être affranchie de façon radicale des codes et des conventions littéraires reçus et il la qualifie plutôt de « nouveauté » que de rupture.

Cette proposition ressort aussi de l'article de Marie Salgues : la rupture est ici interprétée comme l'apparition d'un élément nouveau (sujets narratifs) dans l'imaginaire théâtral espagnol du XIX<sup>e</sup> siècle. Ce théâtre de la rupture est la conséquence de la rupture révolutionnaire française, l'expression intellectuelle et artistique de cette rupture. Le nouveau genre théâtral (actualité militaire) est le résultat de la rupture révolutionnaire, l'expression d'un processus qui commence pendant la Guerre d'Indépendance en Espagne. Le point d'arrivée de ce processus serait la fonction sociale de ce type de théâtre.

Les études consacrées à l'art révèlent aussi une large palette d'interprétations du terme rupture. Dans son étude sur le signe sacré en Espagne au XIX<sup>e</sup> siècle à partir d'œuvres littéraires et picturales, Marion Le Corre-Carrasco fait la distinction entre *ruptura* et *rompimiento* et définit la rupture comme fin (*acabamiento*) et déséquilibre (*desfase*) avec l'opinion dominante. La crise religieuse de la période serait le résultat de ruptures (entre croyances et concepts), bien qu'il n'existe pas une élimination totale du monde ancien qui survit par une reconstruction du signe sacré, ce qui conduirait à minimiser le poids de la rupture.

Montserrat Prudon-Moral s'interroge sur la notion de rupture dans le monde de la création et réfléchit sur l'avant — le pendant — et l'après de ce moment, le résultat final étant toujours un retour à l'ordre. Depuis cette perspective, et dans le domaine culturel catalan, Prudon-Moral analyse des œuvres d'auteurs, de domaines et d'époques différents (J.V. Foix, J. Brossa, P. Gargallo, A. Miró). Chacun des artistes étudiés aura ses propres stratégies pour concilier certaines permanences et ruptures ou encore, une rupture sans destruction.

De son côté, Pedro Poyato présente la rupture du texte narratif cinématographique de Luis Buñuel comme agression, déchirure. Il le fait à partir de l'analyse textuelle de *Los olvidados*, film représentatif de la nouvelle étape du cinéaste au Mexique. La rupture est dans ce cas provoquée par l'introduction d'un élément dans le contexte narratif qui rompt avec le sens univoque du récit.

Les articles à caractère historique et sociologique offrent aussi un très large éventail d'interprétations du terme. L'article de Paola García sur le Guatemala étudie, dans le cadre de la religiosité des sociétés rurales, la disparition d'une part de l'ancien modèle et, d'autre part, l'apparition d'un nouveau schéma. Dans ce cas, la rupture n'empêche pas une certaine continuité puisqu'il n'y a pas de disparition totale de l'ancien modèle ; la rupture le fissure mais ne fait pas table rase, l'ancien monde résiste et le nouveau se

développe. La rupture arrive après un long processus dont l'auteure nous montre le point de départ (contrôle religieux et social de l'Église catholique) et le point d'arrivée (pluralisation de l'espace religieux au Guatemala). Dans l'article, la rupture est rattachée au changement exprimé par la disparition du monopole de l'Église Catholique. Nous trouvons à nouveau l'idée de continuité pour montrer les limites de la rupture et présenter ce terme comme son opposé.

Elena Ramona Bucur travaille le concept de rupture identitaire en tant que résultat d'un processus de déplacement du cadre identitaire original vers un nouveau cadre provoquant par conséquent l'érosion identitaire. Il se produit ainsi une rupture physique (avec l'espace géographique, changement total fermé/ouvert), mentale et identitaire. La rupture se manifeste comme syndrome d'Ulysse. Elle apparaît aussi comme un dialogue entre macro-concept (temps historique social, changement radical du système politique) et micro-concept (individuel, temps privé) qui provoque des ruptures multiples : mentale, contextuelle, familiale, territoriale, identitaire. La rupture apparaît enfin comme la confrontation de deux éléments opposés qui dérivent vers l'élimination ou le changement de l'un ou de plusieurs éléments.

Manuelle Peloille avance l'idée de la non-existence de rupture dans le sujet qu'elle aborde. Toutefois, cette non-existence l'aide à présenter la rupture, dans le contexte étudié, comme un changement de pratique politique. La rupture devrait provoquer l'apparition d'un nouvel homme politique dans l'Espagne d'entre-deux-guerres qui éliminerait la figure du militaire qui utilise le « *pronunciamiento* » comme pratique politique. L'auteure explique bien l'importance idéologique du changement en présentant l'homme nouveau comme guide, révélateur d'une nouvelle réalité. Mais il n'y a pas derrière de volonté de porter plus loin ce changement politique. Le concept de rupture s'oppose, une fois de plus, à celui de continuité.

Dans le contexte de la fin de l'époque coloniale espagnole aux Philippines, Hélène Goujat propose le terme de rupture plurielle. L'adjectif permet d'exposer le caractère polysémique que le terme rupture aura selon la variable à laquelle on l'applique (espace, ordre politique, colonie, langue). H. Goujat ajoute au concept de rupture le temps variable (long cours) et propose d'autres termes liés à l'utilisation de rupture : dissolution, changement. L'auteure nous présente la rupture comme le démantèlement partiel d'un tout, le détachement de l'une de ses composantes. L'article avance aussi l'idée d'un point de départ, d'un processus et d'un point d'arrivée, ce dernier étant le résultat de la rupture. Dans le cas des Philippines, l'inexistence de point de départ, qui lie cette colonie espagnole au système colonial, empêcherait la rupture. L'auteure critique la conceptualisation du terme rupture comme le résultat d'une simplification généralisatrice et applicable à tout processus d'émancipation coloniale.

Mireia Sopena Buixens, pour sa part, nous présente la rupture liée au changement de la politique éditoriale des « Edicions 62 » dans les années soixante et soixante-dix. Cette politique, qui n'est pas accompagnée d'une rupture des structures censoriales imposées par l'Etat franquiste, conduit la maison d'édition à proposer des ouvrages en rupture avec l'offre des maisons d'éditions de l'époque. Le terme rupture serait ainsi interprété comme une transformation, une modification radicale de l'offre de lecture grâce à la politique éditoriale d'une maison d'édition déterminée.

Enfin, Géraldine Galéote, dans son étude juridique comparative sur la rupture du contrat de travail en Espagne et en France, définit la rupture comme l'action de mettre fin, par l'une ou les deux parties, à l'accord de travail. Le terme apparaît ici comme cessation ou résiliation. L'auteure utilise le concept en s'appuyant sur une définition basée sur le sens étymologique du terme.

La lecture des travaux proposés dans ce sixième numéro de *Pandora* permet de dégager quelques idées communes du terme rupture mais surtout, de constater les possibilités d'interprétation. Le concept apparaît toujours lié à l'idée de changement, mais la pluralité interprétative permet que lui soient appliqués des termes aussi divers que ceux de transformation, dissolution, division, séparation, crise, faillite, déplacement, etc. Tous les auteurs s'entendent toutefois pour considérer que, lorsqu'il y a rupture, elle est toujours liée à un conflit et que, dans la même logique, tout conflit peut aboutir — ou non — à une rupture.

Parallèlement, l'utilisation du terme est accompagnée de multiples variantes qui encadrent son utilisation. Nous y trouvons souvent un point de départ, un processus et un point d'arrivée qui aboutit ou non à ce que les auteurs présentent comme rupture. La rupture est le résultat d'un ou de plusieurs processus, qui sont entendus comme des étapes d'une évolution complexe impliquant une coordination de causes et d'effets. La rupture est aussi inséparable du temps variable, une notion qui se modifie selon les différentes sciences sociales (temps historique, temps social, temps conceptualisé...). Enfin, l'antonyme de rupture qui s'impose est celui de continuité, les deux termes formant un binôme. Nécessaires et complémentaires, les chercheurs s'efforcent de trouver les différences qui font de ce qui est nouveau quelque chose de spécifique et d'unique.